

mémoire de femmes

1974 - 2004

des femmes
Antoinette Fouque



Irmeli Jung

Antoinette Fouque

Acte de naissances

La maison d'Édition *Des femmes* est née du MLF, que j'ai toujours envisagé comme un mouvement de civilisation, social et culturel, politique et symbolique. Je voulais tracer des voies positives, donner lieu au non lieu, à l'éveil, à la naissance, au développement de la culture des femmes. Il nous a fallu ouvrir des territoires de parole et de pensée, où mener l'investigation et la création. Ces lieux, j'ai tenu à les démarquer du féminisme par le choix de l'intitulé pluriel et partitif : il s'agissait de faire advenir des femmes pour subvertir un ordre symbolique monophallique, pour passer d'une civilisation du Un à une civilisation du deux, d'une société phallique à une société hétérosexuée et génitale.

Les Éditions *Des femmes* sont nées d'une triple admiration pour des « phares », pour des « maisons de lumière », au sens où l'employait Virginia Woolf : José Corti qui a édité les surréalistes, Maspero les révolutionnaires, et les éditions de Minuit les écrivains du Nouveau Roman.

En 1972, j'ai d'abord commencé par faire un film, que nous avons tourné collectivement, à partir d'un texte de Freud, *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*. Puis, nous sommes passées de l'oral à l'écrit, sans que l'écrit mette à mal les cris.

Les premières actionnaires et celles qui viendront apporteront, tant qu'elles le pourront, leur enthousiasme, leur énergie, leur créativité, mais nous savions déjà que la culture et la création sont des activités irréductibles aux lois du marché. La générosité de Sylvina nous donnera, le temps nécessaire, l'indépendance vitale.

C'était en 1974. Avant, il y avait eu Colette Audry qui avait dirigé une collection « Femmes » chez Denoël-Gonthier, et Régine Deforges qui éditait de la littérature érotique. La création des Éditions *Des femmes* fut un événement. Depuis, on a vu apparaître des collections sur et par des femmes un peu partout, en France et en Europe.

Aujourd'hui, l'événement, c'est la continuité, la permanence de vie. Trente ans ont passé. Et puis il y a les nouvelles arrivantes. Plus que jamais, il s'agit de trouver d'autres modes de pensée, d'autres désirs, d'autres espérances. Mais la misogynie perdure ; une femme porteuse d'une écriture créatrice, neuve, n'est pas la mieux accueillie parmi les écrivains. Les femmes mêmes qui avaient vocation à créer ont capitulé ; elles ont renoncé ou se sont tues, tellement

l'assaut a été rude. La programmation phallique libérale des femmes se poursuit. C'est le féminisme à l'occidentale : les femmes s'oublient sans s'oublier ; elles ne deviennent pas des hommes, mais, peut-être, des hystériques. Elles sont la partie de l'espèce humaine à qui il est interdit de symboliser sa propre libido créatrice, et demeurent privées d'écriture, de pulsions propres. Aujourd'hui encore, il n'y a pas eu de levée de cette forclusion et les femmes sont toujours mises en demeure de fonctionner dans l'économie libidinale phallique.

J'ai créé la maison d'Édition *Des femmes* justement pour tenter de réussir là où l'hystérique échoue. Pour réussir, il faut œuvrer à une théorisation de la génitalité, au seuil de laquelle Freud s'est arrêté et devant quoi s'arrête encore toute la pensée analytique actuelle. Le stade génital, comme stade de maturation psychophysiologique de la sexualité à partir duquel l'engendrement du vivant devient possible, continue d'être assimilé au stade phallique, c'est-à-dire au stade génital infantile du garçon, caractérisé par son intérêt pour le pénis. La prise en compte de la dimension utérine, sans laquelle l'accès au stade génital est impensable pour une femme, est rendue impossible.

La maison d'édition était, est toujours pour moi, le lieu du temps de la vie, du temps à venir, qui renoue avec le premier amour, ce que j'appelle l'*homosexualité native*, avec les forces de gestation qui animent chaque femme, qu'elle fasse ou non des enfants. Notre pays, notre terre de naissance, c'est le corps maternel, et c'est un corps de femme. Cette homosexualité-là, primaire, en deçà de la perversion, est la première chambre à soi, d'où élaborer une langue, une pensée, un corps, une vie à soi ; elle est structurante, vitale pour le devenir femme, car ce qui faisait pré-histoire fera après-histoire et se retrouvera dans l'élaboration de la génitalité.

Il fallait donc qu'il y ait une terre, un jardin premier, pour qu'en effet ne fût-ce qu'une femme écrivain puisse savoir qu'elle avait un lieu où écrire. Mon travail est à la fois en deçà du travail d'un éditeur classique et au-delà, car ce qui m'intéresse dans celle qui écrit, ce

n'est pas seulement l'écrivain, c'est aussi la femme. La gestation, telle la poésie, comme expérience enracinée dans le réel, en ses effets imaginaires et symboliques, est un processus de décentrement du sujet. Là, « je est un(e) autre ». Et quand l'interdit sera vraiment levé sur ce qu'est la gestation, alors nous saurons lire et écrire la différence des sexes.

La maison d'Édition *Des femmes* a été voulue comme une évolution, une transformation génitale, un mouvement de civilisation. C'était choisir la transformation en profondeur, la transmission de l'ADN mitochondrial, le progrès, l'entrée dans la genèse de la modernité tardive.

J'ai voulu m'attaquer à la violence symbolique et programmer une écriture « qui ne serait pas du semblant », une écriture qui ne serait pas phallogcentrée – obsessionnelle, anale, et sous amphétamines –, une pensée qui ne serait pas métaphysique. Une écriture qui ferait retour au moment de la gestation pour sortir de l'écriture matricide et aller vers le matriciel ; une écriture qui n'écraserait pas l'oralité, qui ne la soumettrait ni ne s'y soumettrait, mais qui partagerait, qui ouvrirait à la gén(i)t(ali)té de la langue – j'ai créé la Bibliothèque des voix en 1980 pour ma mère, qui ne savait ni lire ni écrire, pour faire entendre la voix du texte, la chair qui se fait verbe. Une écriture articulée à une libido *creandi* qui signifie autant création génésique (procréer) que création artistique (créer). Une création par l'écriture qui soit articulée à la chair, à la pensée génésique. Et une maison pour les femmes, habitantes du monde. Il s'agit de publier en tenant compte du temps de la fécondité et de la gestation.

La maison d'édition est née dans un contexte de politique culturelle où la majorité de la gauche pouvait dénoncer la « pieuvre Hachette ». Vingt-cinq ans après, la multitude des investissements politiques et personnels, la fatigue peut-être, la rareté des textes publiables (le fantasme même de disparition de l'écriture, à l'une près), ont entraîné une suspension momentanée de la production, mais pas de la diffusion. Aujourd'hui, entre deux dangers majeurs, le machisme capitaliste ultra-libéral (la transformation de la pieuvre en calmar géant par le rachat de Vivendi) et le machisme ultra-gauche qui nous imite et nous censure (dans son

enquête sur le monde éditorial en France, Bourdieu, analyste de la « domination masculine », ne fait pas figurer les Éditions *Des femmes*), la situation de crise exige un sursaut. Plutôt que de nous limiter à dénoncer l'industrie littéraire, nous traçons notre petite-bonne-femme de route, préférant toujours l'espace sans compromis, l'expérience créatrice et la génitalité.

Aujourd'hui, ce n'est pas pire qu'il y a trente ans. Être une femme n'est ni un privilège, ni une damnation. L'avenir est plus sombre que le passé pour qui ne peut conserver sa différence et ne peut faire autrement que d'y renoncer. Mais il est impossible de se libérer en niant le réel incontournable de la différence des sexes.

Il s'agit d'être au commencement, à la naissance d'une écriture autre. De permettre aux femmes d'accoucher de leur propre écriture, de réarticuler la procréation à la sexualité, dans une élaboration de leur génitalité, dans le temps de la production du texte vivant. Je rêve encore d'une écriture qui ne serait pas phallogcentrée.

Antoinette Fouque

11 décembre 1940 — 1^{er} mai 2001

POUR MARIE-CLAUDE



Irmeli Jung

30 mars 1998,
à la Sorbonne, à Paris,
remise des insignes
de l'ordre du Mérite
à Marie-Claude Grumbach
par Georges Kiejman

Chère Marie-Claude,

Dans son ouvrage célèbre *Une chambre à soi*, Virginia Woolf écrit : « Toute femme née pourvue d'un grand don au XVI^e siècle serait certainement devenue folle, se serait tuée ou aurait terminé ses jours dans une chaumière solitaire, à l'orée du village, à demi-sorcière, à demi-magicienne, crainte, et faisant l'objet de moqueries... ».

Dieu merci, nous ne sommes plus au XVI^e siècle, pas seulement parce que quatre cents ans se sont écoulés, mais parce qu'au cours de ce dernier siècle, le nôtre, des femmes comme toi ont combattu afin que l'humanité s'enrichisse de leurs dons.

Ce que je voudrais très simplement faire, à grands traits, c'est évoquer la vie d'une militante, ou plutôt, je préfère le mot, d'une combattante.

Ta vie, comme la conquête d'une « chambre à soi », est marquée par la recherche de l'indépendance. Cela n'était pas évident.

Tout, aux origines de ton roman familial, aurait dû te condamner à l'immobilité dans le confort bourgeois te mettant à l'abri du besoin sinon du désir.

Ton grand-père Paliard était notaire et vivait de ses fermages. Son fils, ton père, fait prisonnier en 1940 à la veille de ta naissance, devait à son retour faire la carrière d'un directeur de banque dur et brillant. Ton grand-père maternel était un petit industriel prospère et ses descendants célèbrent encore aujourd'hui sa réussite.

Quand on est soi-même la troisième fille d'une famille de quatre filles, complétée tardivement par un garçon, comment échapper à la tradition ? Dans un premier temps, tu n'essaies pas et tu acceptes sans broncher l'éducation que l'on donne dans les pensionnats catholiques de bon ton.

Mais très vite va se détacher une figure lumineuse, celle de ta mère, investie de tous les dons, jeune, belle, cultivée, aventureuse, passant son brevet de pilote d'avion en 1936, pianiste

brillante, élève de Cortot, alpiniste téméraire et peintre sensible, découvrant avec passion les livres de Nathalie Sarraute, le cinéma, la musique de Boulez.

Toutes les qualités, et pourtant...

Pourtant, il t'apparaîtra que cette mère n'a pas dans la société la place que tant de dons devraient lui valoir.

Elle est la première parmi toutes ces femmes qui t'entourent, tantes, grands-mères, sœurs. Elle n'est pas la première tout court comme elle aurait dû l'être.

Du sentiment très vif de cette injustice va naître lentement, irrésistiblement une vocation : donner aux femmes la place qui leur revient, sur la terre comme au ciel.

Le ciel, celui qui promet tout mais au-delà de la vie, tu l'abandonnes en perdant la foi religieuse et en faisant ton entrée dans les établissements laïques de la République.

Tu vas être aussi brillante que ta mère, mais tu vas échapper au cercle des jeunes femmes cultivées.

Pas de piano, pas de peinture. Tu seras ingénieur, marquant par là qu'il n'est pas de métier qui puisse échapper aux femmes, même si par une sorte d'hommage malicieux à celles-ci, tu te spécialises dans la « mécanique des fluides ».

Mais par un balancement naturel, ayant échappé aux facilités que t'aurait offertes la vie d'étudiante en lettres, ayant assuré ton pouvoir intellectuel par les mathématiques, tu reviens aux humanités.

Un homme va t'y aider, Antoine Grumbach, un jeune architecte talentueux. Tu l'épouses le 3 mai 1968. C'est dire que votre voyage de noces sera bref et que dix jours plus tard vous arpentez la Sorbonne dans la fièvre du moment.

De ce mariage, vous ne conserverez l'un et l'autre que de bons souvenirs, faisant mentir les médisants.

Mais en 1970, tu trouves véritablement ta voie. Tu épouses en secondes noces, mais durablement cette fois, le tout jeune MLF, le Mouvement de Libération des Femmes, avec à sa tête, ou plutôt au cœur du mouvement, Antoinette Fouque.

Il est faux que « seule la mort transforme la vie en destin ». C'est ta vie qui ce jour-là devient un destin : épouser le Mouvement des femmes, y réfléchir, le développer, le consolider, lutter.

Désormais, pour paraphraser une formule d'Antoinette Fouque, tu t'efforceras de penser en femme d'action et d'agir en femme de pensée.

Tu seras de tous les combats, de toutes les célébrations, de toutes les fêtes, mais aussi, parfois mais passagèrement, de toutes les désillusions.

Tu y seras accompagnée par Sylvina, Florence, Michèle, Elisabeth, Françoise et tant d'autres. Et lorsque ces combats se feront fratricides, ou plus précisément sororicides, je puis témoigner que tu le regretteras toujours sincèrement et t'efforceras par ton comportement personnel de rapprocher, sans faiblesses, sans compromission, mais sans agressivité, les points de vue séparés.

A l'université de Vincennes qui redonne leur première jeunesse aux adultes que vous étiez devenues, tu vas participer à Psychanalyse et Politique et, dépassant un féminisme défensif que tu trouves stérile, tu vas contribuer à élaborer une meilleure critique politique et constructive.

Dans les années quatre-vingts, à l'Institut de recherches et d'enseignement en sciences des femmes qui a succédé à Psychanalyse et Politique, tu vas confronter cette « féminologie » que tu as contribué à concevoir avec tous les savoirs les plus classiques, le droit, la démographie, la biologie.

Le siècle de Richelieu, celui où l'on brûlait Urbain Grandier et où l'on poursuivait encore les sorcières, inventa par ailleurs le concept d'« honnête homme ». Si l'expression ne prêtait à sourire par ses connotations, je dirais qu'au cours de ces années tu es devenue intellectuellement, culturellement, un modèle accompli d'« honnête femme ».

Mais encore une fois, pour toi, il n'y a de pensée qu'en action et on ne s'étonnera pas que je rappelle le rôle que tu as joué lors de la fondation des Éditions *des femmes*, créées en 1973 et que tu as gérées dès leur naissance, que je rappelle le succès que connut la *Mensuelle*, puis l'hebdo *Femmes en mouvements*, publication que je serais ingrat d'oublier puisque seuls trois hommes virent leurs noms imprimés sur son générique : le général Buis, Serge Leclair et... moi.

Tu permettras que je rappelle encore que tu fus à la tête de tous les projets du Mouvement : livres, cassettes, films, émissions de télévision auxquelles participaient tant de femmes, toutes différentes, mais unies par le combat que tu partageais avec elles.

Je citerai pêle-mêle, parmi tant d'autres qui devraient l'être, des comédiennes : Catherine Deneuve, Jeanne Moreau, Isabelle Huppert, Fanny Ardant, Nicole Garcia, Françoise Fabian ; des écrivains : Hélène Cixous, Chantal Chawaf, Michèle Ramond, Eugénie Luccioni, tant d'autres. Je citerai des combattantes plus affirmées : Simone Veil, Angela Davis, Kate Millett, Eva Forest, Aung San Suu Kyi, Hanane Ashraoui, et là encore tant d'autres que tu allais rencontrer partout dans le monde, là où elles luttaien pour les femmes, mais plus généralement pour la démocratie.

Car la démocratie, celle qui unit femmes et hommes, deux sexes mais un seul combat, c'est plus que jamais ta raison de vivre.

Présidente de l'Alliance des femmes pour la démocratie, toujours aux côtés d'Antoinette Fouque devenue députée européenne, tu as apporté ta contribution à toutes les grandes conférences des Nations unies (environnement, droits de l'homme, développement, femmes, habitat...), tu as été à la rencontre des femmes en lutte en Chine, d'abord en 1975, puis à plusieurs autres reprises, y corrigeant alors tes premières erreurs d'appréciation, aux Etats-Unis, au Brésil, en Thaïlande, en Afrique du Nord, en Turquie, en Yougoslavie, pays auquel tu consacreras une thèse sur le traitement accordé par la presse occidentale aux femmes violées dans ce pays.

Dans tous ces combats, quelqu'un d'autre aurait perdu le sens de l'orientation, pas toi.

Aussi, est-ce avec des idées toujours aussi claires que tu participes aujourd'hui à la lutte pour la parité, ce qui ne veut pas dire l'uniformité car, encore une fois, Antoinette ne nous permettrait pas de l'oublier, il y a bien deux sexes.

D'autres que moi auraient su exprimer mieux la réflexion intellectuelle, la rigueur morale, la sensibilité affective qui ont marqué ces combats de toute une vie, une vie qui continue et continuera longtemps encore.

Pour terminer, ce qui ne se veut pas une hagiographie mais un témoignage, je voudrais tout simplement dire en mon nom et au nom de tant d'amis, de tant de sœurs qui sont ici pour t'exprimer leur affection et, pourquoi ne pas le dire, leur respect, c'est aussi parce que tu as su montrer tant de qualités de cœur mises au service de ta volonté que nous t'aimons et que au nom du président de la République, en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous te faisons chevalier de l'ordre national du Mérite.

Georges Kiejman

Remerciements de Marie-Claude

Merci, Georges, de m'avoir fait l'amitié de me remettre cette décoration, et merci pour ce portrait. Est-ce bien moi ? Merci, surtout, d'avoir été notre ami fidèle, non seulement en privé, mais en public, d'avoir été notre avocat et d'avoir défendu notre honneur contre un féminisme d'arrière-garde, mais venimeux.

Vous m'accorderez que prendre la parole ici, ce soir, est un exercice difficile : en présence de personnes dont l'art oratoire est le privilège, ministres, parlementaires, avocats, écrivains, universitaires, et j'en oublie. C'est une véritable gageure. Je ne m'engagerai pas dans la compétition. D'autant que le micro est un ennemi personnel de vieille date. J'essaierai d'exprimer simplement ce qui me tient à cœur. J'espère qu'avec mes papiers, je ne perdrai pas pied.

Permettez-moi, d'abord, de remercier Corinne Lepage. Alors qu'elle était ministre de l'Environnement, elle avait invité l'Alliance des femmes à participer à la préparation de la Conférence des Nations unies, « Habitat II ». Par la suite, elle a proposé la remise des insignes de l'ordre du Mérite à l'une de ses militantes. C'est à moi qu'elle est échue, et j'en suis très intimidée.

Je voudrais remercier, aussitôt après, Antoinette Fouque, car cette décoration veut récompenser un engagement dans la vie sociale et politique, et cet engagement, dans une nouvelle vie, c'est à elle que je le dois – j'y reviendrai à la fin –, et c'est avec elle que je l'ai vécu.

Avec elle, et avec mes amies d'enfance et de jeunesse du MLF, mes amies de maturité de l'Alliance. Je tiens à les saluer dès maintenant, aussi. J'aurais aimé que nous soyons « décorées » toutes ensemble, au moins les plus fidèles. J'aurais trouvé cela plus juste, plus gai, plus à l'image de nos presque trente ans de vie commune. Car, si je ne suis pas sûre d'avoir mérité cet honneur, je suis certaine que Nous, nous l'avons mérité. Et si je suis fière, c'est pour nous toutes. Je souhaite le partager avec vous.

D'ailleurs, je crois que toutes les femmes, ou presque, sont méritantes. Leur vie est, toujours et encore, beaucoup plus rude que celle des hommes. Et pourtant, il n'y a que 30 % de femmes dans la nomination au grade de chevalier, mais pas une seule récompensée pour le service civil qu'est le fait de mettre des enfants au monde et de les élever...

Je voudrais remercier Michèle Gendreau-Massaloux et monsieur René Blanchet, qui vient de lui succéder, de nous avoir accueillies, ici, à la Sorbonne, Hélène Cixous et moi, pour

cette cérémonie. Hélène, c'est un bonheur d'être ici en même temps que vous. Le très grand écrivain qui va être nommé officier, ce soir, nous avons l'honneur, nous, *des femmes*, de le publier depuis 1975.

La Sorbonne, pour moi, c'est plutôt l'agora que l'académie. Ma relation à ce lieu n'est pas universitaire, elle est de révolutions. J'y suis entrée pour la première fois en mai 68. J'y suis revenue avec des femmes, plusieurs fois, pour y fêter le 8 mars, en 82, en 89, en 90. Nous avons rempli le grand amphi et les couloirs alentour. Nous, des femmes du monde entier, 3 000, 4 000, en colloques, en célébrations ; assemblée universelle, traditions, costumes, langues, toutes ensemble.

J'ai eu beaucoup de chances – mon seul mérite serait de les avoir saisies –, beaucoup de chances dans mes rencontres. Je voudrais pouvoir exprimer, ici, ma gratitude à toutes les femmes et à tous les hommes avec lesquels j'ai cheminé, quelques mois, ou des années. Antoinette a raison, une fois de plus, la gratitude est un sentiment très bénéfique. J'ai eu beaucoup de plaisir à m'y adonner ces derniers jours. Mais ce serait un peu long de les évoquer tous. J'ai dû choisir.

Ma mère, d'abord. Naissance oblige. Merci à Maman de m'avoir donné la vie. Non seulement je ne l'ai jamais regretté, mais, plus les années passent, plus j'apprécie ce don. Beaucoup, parmi mes amies, savent l'adoration que j'ai pour elle. De Maman, j'aimais tout, sa beauté, ses talents et ses folies. Elle a été une femme exceptionnelle. Ses goûts étaient des passions. Elle pilotait en 1936, ménagère médiocre mais très bonne alpiniste, elle jouait du piano, avec excellence, avec frénésie, quelquefois même avec fureur. Elle avait le goût de la modernité. Dans les années cinquante, elle aimait Sarraute, Resnais et Boulez. A Saint-Etienne, elle devait bien être la seule ! Elle avait le goût du risque, de la transgression. Elle conduisait vite, et doublait volontiers en côte. Chance ou intuition, sur la route, elle a toujours gagné. Mais dans la vie... Elle fut loin de pouvoir accomplir tous ses talents. Pour faire cinq enfants, elle a dû renoncer à son piano et à ses ambitions de femme d'affaires. Son esprit de liberté s'est heurté, jour après jour, année après année, devant mes yeux, aux murs de la maison. Sa révolte silencieuse était assourdissante. Elle a nourri la mienne. Merci à Maman d'avoir été cette femme admirable.

Ma petite enfance s'est passée pendant la guerre, donc entourée de femmes. Merci à mes tantes, tante Marie-Anne, tante Frifri, tante Colette et toutes les autres, pour avoir fait

de cette enfance de grandes vacances éducatives. Merci à oncle Léon, mon parrain, le conteur écologiste qui m'a donné le goût des animaux, des plantes, et de la langue.

Je n'ai connu mon père qu'à trois ans et demi. Fait prisonnier très tôt, il a tenté de s'évader à de nombreuses reprises, chaque tentative le renvoyant dans des camps plus lointains et plus durs, et n'a réussi à revenir que juste avant la fin de la guerre. Son courage et son sens des responsabilités lui ont permis de surmonter les conséquences de cette longue captivité. Élégant, bon, cultivé, intègre, il avait deux passions : sa femme et la montagne. Jeune, il avait été un alpiniste connu pour avoir ouvert plusieurs voies. Il nous accordait des vacances à la mer, un été sur deux. Merci à mon père d'avoir été cet homme estimable, et féministe, du moins pour ses filles.

Merci à ma sœur Christine, d'avoir, de son droit d'aînesse, assumé les devoirs, de nous avoir précédées en raflant les prix d'excellence, d'avoir été la première en tout, même aux osselets ! J'ai pu vaquer ainsi à mes rêveries, à mes occupations. J'ai pu m'adonner à la photo.

Merci à ma sœur Claire, pour ses bouquets, ses gâteaux et sa voix lumineuse. Maman nous avait appris à chanter, du grégorien. On sortait l'harmonium sous les tilleuls et sa voix s'élevait, tranquille, légère, parfaite ; je l'écoutais, subjuguée, oubliant quelquefois de faire entendre la mienne, qui aurait dû la seconder. Merci à Claire d'avoir été la plus présente auprès de mes parents quand ils en ont eu besoin.

Merci aux religieuses de Chevreul, de Saint-Joseph et de Bois-Rolland, pour leur éducation de qualité, leur patience à l'égard de ma demi-paresse et de ma grande impertinence. Merci de leur ouverture d'esprit. Elles m'ont laissée m'échapper du carcan religieux très tôt. Merci, surtout, à Sœur Marie-Suzanne, pour sa leçon quand j'étais en seconde : l'intelligence, c'est bien, mais sans travail, c'est vain.

Merci à Dominique Oriou et à sa mère pour avoir accueilli, pour avoir adopté une Stéphanoise à Paris. Merci à Guy Lefrère, mon premier patron, féministe et généreux, qui m'a fait confiance, m'a donné le goût du travail, de l'acharnement au travail, et m'a poussée à reprendre des études.

Antoine, c'est d'abord une rencontre extraordinaire : un 31 décembre dans une salle de cinéma où l'on projetait *Les sans espoirs*. Nous étions venus le voir, chacun de notre côté, seuls. Ça, c'est la chance : le même jour, presque à la même heure, au même endroit... et attraper la chance, ce fut, quant à moi : voir le film une deuxième fois, pour sortir en même

temps que lui, et nous inviter à dîner ensemble. Il était, il est sûrement encore, le frère féministe dont les femmes rêvent. Avec lui, je me suis mariée, je me suis cultivée et j'ai voyagé. Il avait de l'ambition pour moi. Il m'encourageait à développer ce qu'il pensait être mes talents, à refaire de la photo, à reprendre des études dans une nouvelle direction. Non seulement il m'a encouragée, mais il m'a permis de le faire. J'ai repris des études à l'université de Vincennes, toute jeune née. Merci à Antoine, pour sa vitalité, sa créativité, sa générosité.

Vincennes, c'est l'occasion aussi, pour moi, de remercier, à nouveau, Hélène, puisqu'elle a présidé à sa naissance. Adolescente et adulte à la fois, j'ai pu y étancher, en partie, ma soif de connaissances. On y travaillait dans la plus grande liberté, avec les meilleurs professeurs. Mais les quelques femmes qui y enseignaient ne parlaient pas de femmes, cependant.

Ainsi se terminent les chances de ma première vie. Pardonnez-moi si c'est un peu long, mais je ne suis pas sûre d'avoir, de sitôt, une nouvelle occasion d'exprimer mes gratitude.

Ma deuxième naissance a eu lieu à Vincennes, en mai 1970. Ce sera à la fois une surprise, et la réponse à une attente, quand j'y verrai arriver, pour son premier meeting, le tout jeune MLF. J'avais à peine trente ans, et il y aura bientôt trente ans. Avec des slogans provocateurs, une dizaine de femmes avaient réussi à remplir le grand amphi. C'est là que j'ai entendu Antoinette pour la première fois, avec cette voix, charnelle, cette alliance de passion et de rigueur, cet enthousiasme, cette détermination, cette audace que vous connaissez tous, ici. Et, miracle, elle parlait des femmes, du devenir des femmes, de devenir des femmes... C'est ce jour-là qu'a commencé pour moi la grande aventure du MLF.

Comme la plupart d'entre nous, avec le Mouvement, j'allais d'abord retrouver beaucoup de la petite enfance avec ma mère, mes sœurs, mes cousines, mes tantes, puis j'allais y découvrir comment dépasser un féminisme de jeunesse, défensif et ingrat, et comment harmoniser mes aspirations intellectuelles et créatrices avec mes idéaux. J'allais aussi m'y affronter, de gré ou de force, à quelques dures réalités.

Antoinette, c'est le génie de l'écoute, la force de penser, le courage d'agir et l'absolue générosité. C'est aussi le défi et l'apprentissage en permanence, le « c'est possible ». C'est possible de ne renoncer ni à ses rêves, ni à ses désirs, sans pour autant dénier la réalité. C'est possible de questionner la psychanalyse à partir du politique et réciproquement, de repenser le monde, avec des femmes, de vivre, sages, mais en liberté, en toute indépendance. C'est

possible de faire un hebdo sans être journalistes, et de le devenir ; de faire une maison d'édition, et de devenir des éditrices ; de faire un film en 35 mm couleur, et de devenir réalisatrices, opératrices, éclairagistes ; de restaurer des maisons anciennes, de faire des jardins et de devenir des architectes, paysagistes, avocates, médecins, etc. Pour Antoinette, les possibles sont infinis, et les traversées en solitaire, plutôt rares.

Merci de nous avoir associées à toutes tes créations.

Merci d'avoir forgé, pour nous et pour le futur, des concepts, une éthique.

Merci d'avoir inventé *des femmes*. Merci de nous avoir fait entrer, avec toi, dans l'histoire... J'aime bien, nous aimons bien nous retrouver dans les dictionnaires, les encyclopédies et autres *Quid*.

Merci, Antoinette, de m'avoir entraînée dans ton amour de la vie, des femmes et des hommes, dans tes tours du monde, de la culture et de la pensée, dans tes voyages au bout de la nuit et de l'analyse, d'où l'on revient un peu sonnée, plus lucide, dans tes fêtes où l'on dansait beaucoup, dans tes rencontres de femmes exceptionnelles, actrices, écrivains, féministes, démocrates du monde entier, et dans tes excursions en lieux moins familiers, les palais nationaux, les partis politiques et le Parlement européen !

A cette question qui vient, quand on connaît ton énergie prodigieuse, « mais en quoi donc es-tu faite ? ». Je répondrai pour toi, comme Colette, pour elle : « Tu es faite en femme », tout simplement.

Et maintenant, il va me falloir être exemplaire pour mériter cet honneur. Je le ressens comme un nouvel engagement, plutôt que comme une récompense. J'espère que d'autres me rejoindront bien vite. Merci tous mes amis, merci tous mes amours. Merci mes amies du MLF et de l'Alliance, des plus fidèles aux plus passagères. Merci encore Sylvina, merci Florence, merci Elisabeth, merci les trois Michelle, Brigitte, Jacqueline, Sylvie, Thérèse, Françoise, Marie-Aude, Fanchon, Catherine, les deux Christine, Martine, les deux Annie, Sylviane, Régine, Yvette, Colette, Joëlle, Chantal, Annouche, Katia, Irmeli, Claude, Janine, Fred... et toutes les autres... Et merci d'avance à celles qui vont prendre le relais. Nous comptons sur vous, Carole, Nicole, Vincente, Murielle... Vous pouvez compter sur nous.

Et pour finir sur une note moins grave puisque le Robert historique nous dit que le mérite et la meringue auraient une histoire commune – rassurez-vous, je ne vous en ferai pas la démonstration –, il y aura, au buffet, des mérites pour tout le monde.

Marie-Claude Grumbach

Le MLF, Psychanalyse et Politique

C'est cinq ans après avoir cofondé le Mouvement de Libération des Femmes en France, en octobre 1968, qu'Antoinette Fouque crée les éditions *Des femmes*. Avant les éditions, une pratique et une pensée s'élaborent, celles du MLF autour de Psychanalyse et Politique, comme en témoignent ici un tract de 1970 et des textes de Lia Cigarini et de Maria Schiavo.

Automne 1970, tract distribué aux Beaux-Arts,
lieu des premières AG du Mouvement des femmes.

FEMMES, SEXUALITÉ ET POLITIQUE

Notre mouvement a commencé en octobre 68, dans la foulée de la révolution de mai – en lutte contre les autoritarismes (Etat, Universités...), et les impérialismes (occidental sur le monde, américain au Vietnam) –, dans l'ignorance totale du Women's Lib américain et sans aucune relation ou information quant à d'éventuelles associations féminines ou féministes françaises. Telle est son origine – et son originalité.

Pour avoir fait naître et grandir ce mouvement, depuis deux ans, nous souhaitons pointer quelques thèmes de travail qui nous ont occupées, donner un état de nos questionnements théoriques et de nos engagements politiques (par rapport aux organisations, aux partis et aux divers mouvements nés comme nous de mai 68), en soulignant l'originalité de notre orientation au cœur même de ce mouvement, afin que se développe ce qui fait sens, direction et signification pour nous, au moment de son expansion (conséquence de deux manifestations publiques : meeting à Vincennes en avril et dépôt d'une gerbe à la femme du soldat inconnu, en août), et après la publication des deux premiers documents à l'élaboration desquels nous avons participé, mais que nous n'avons pas signés (l'article dans *l'Idiot international* de mai, et le numéro de *Partisans* qui vient de sortir); afin qu'une idéologie de l'oppression, l'activisme et la médiatisation ne recouvrent pas la pratique théorique, la pensée critique et analytique (avec un ancrage du côté des textes contemporains : Lacan, Derrida, etc.), l'acte de civilisation interprétatif, la force positive et l'action créatrice des femmes en contrepoids, en contrechamp à notre plainte légitime.[...]

Extrait d'un tract
de quatre pages,
signé: "Antoinette"



des femmes

Le 20 novembre 1971, la première manifestation du Mouvement des femmes, dans les rues, à Paris :
 “pas de loi sur nos corps”, “pour l’information et la diffusion libres de la contraception”, “avortement libre et gratuit pour toutes”

Automne 1972, Lia Cigarini*, co-fondatrice en 1975 de la *Libreria delle donne de Milan*, participe à la rencontre européenne de femmes, à Vieux-Villez.

Il me faut remonter loin pour présenter le livre intéressant et stimulant d'Antoinette Fouque. Ma première rencontre avec elle et avec sa pensée a eu lieu en octobre 1972, à Vieux-Villez, un village de Normandie, lors d'un rassemblement de femmes organisé par le groupe "Psychoanalyse et Politique", actif depuis 1968. J'assistais à cette rencontre parce que les thèmes proposés m'attiraient : la relation à la mère, l'homosexualité primaire, la critique de l'idéologie freudienne et, dans le même temps, la définition de la psychoanalyse comme arme révolutionnaire.

J'étais en analyse depuis cinq ans et je portais donc un très vif intérêt à la dimension de l'inconscient. Je participais par ailleurs à un groupe d'"autoconscience" à Milan qui, comme d'autres, mettait au cœur de sa recherche la sexualité féminine et le rapport à la mère. Je n'avais jamais pensé toutefois que l'instrument de connaissance qu'est l'analyse pût être précieux pour la pratique politique du mouvement des femmes. Et là, à Vieux-Villez, j'ai

compris au contraire la nécessité de l'outil analytique (même utilisé de façon subversive) pour redécouvrir le corps et le faire parler, à travers l'analyse minutieuse des blocages, des censures, des paralysies, et pour tenir compte de la position-clé du phallus dans la sexualité.

A vivre ensemble si nombreuses, pendant plusieurs jours, nous avons pu vivre et observer un déplacement d'amour vers les femmes. La décision imprévue, en 68 et par la suite, de nous réunir rien qu'entre femmes pouvait apparaître simplement comme une géniale stratégie politique pour rendre visible l'existence des femmes à ceux qui depuis des siècles l'avaient ignorée. Au cours de cette rencontre française, nous avons compris qu'en profondeur quelque chose avait bougé de façon irréversible et avait déterminé la non-mixité. Il faut ajouter que l'émotion éprouvée là fut si forte qu'elle toucha notre inconscient. L'une de nous a appris le français en trois mois (pour moi, monoglotte, cela tenait du miracle), pour ma part, les mots et les rêves de mon analyse devinrent autres et

* Lia Cigarini, avocate, est l'une des initiatrices de la pratique de l'autoconscience en Italie. Co-auteure de *Non credere di aere dei diritti* (1987), auteure de *La Politica del desiderio* (1995), elle est la traductrice en italien de *Il y a deux sexes* d'Antoinette Fouque (Gallimard, 1995) : *I sessi sono due* (Pratiche, 1999).

changèrent également, me semble-t-il, l'écoute et les paroles de mon analyste.

Naturellement, en vivant ensemble et sans nous limiter aux seules réunions de parole (je pense également aux rencontres qui suivirent à Evreux, à Arcachon, à Varigotti, à Pinarella et ailleurs, qui constituèrent ensuite notre modalité d'échanges entre femmes), il apparut clairement qu'il était nécessaire de connaître et de vivre les contradictions qui existaient entre nous. Je me rappelle encore la sensation de liberté que me procura l'affirmation d'Antoinette Fouque sur l'idéalisme de la position féministe, qui revendiquait l'unité à tout prix entre les femmes.

La rencontre avec Antoinette Fouque et les autres femmes du groupe français nous libéra de nombreux tabous : celui de l'unité à tout prix, celui qui voulait considérer les femmes comme toutes égales et toutes misérables, celui qui nous empêchait de critiquer le féminisme idéologique, etc. C'est ce dont rendit immédiatement compte le premier numéro de *Sottosopra* (1973), la revue des groupes féministes publiée à Milan. Et qui est bien synthétisé par les paroles de Silvia Motta qui y sont

rapportées : "... cette concentration sur le contenu fondamental de l'abolition des tabous entre femmes se traduit ensuite à travers la plus grande aisance qu'ont ces femmes pour se mouvoir, parler, communiquer et surtout envisager une vie différente, chose qui ici, chez nous, ne se fait pratiquement jamais. Ce sont des femmes qui donnent l'impression qu'elles peuvent avoir un projet pour le monde".

Pour moi en particulier, me fut précieuse l'indication qu'un travail politique était indispensable au niveau du symbolique.

Alors déjà, il y a près de trente ans, Antoinette Fouque disait : "Et c'est au moment où j'ai toutes les raisons d'être convaincue qu'il y a deux sexes, et qu'aucune mesure d'égalité n'absorbe les différences, que j'apprends que très officiellement il n'y a qu'une seule libido, et qu'elle est phallique (...). Il n'y a donc qu'un seul langage et deux corps différemment sexués qui sont tous deux la proie de ce même langage."

La pensée et la pratique politique d'Antoinette Fouque et de son groupe furent accueillies et discutées surtout à Milan. Peut-être parce que certaines de nous étaient justement en analyse

et dans le mouvement, et parce que l’“auto-conscience” n’avait pas été un simple récit du vécu mais également une expérience de relations entre femmes. Ou, peut-être, parce qu’un psychanalyste-penseur comme Elvio Fachinelli nous avait depuis des années déjà parlé de Lacan et fait connaître sa pensée ; et que des auteurs comme Derrida et Deleuze étaient traduits et discutés dans de petits groupes politiques. Il y avait donc un contexte tout à fait favorable.

On peut donc dire que la pratique de relation entre femmes (ou pratique de la différence sexuelle) a tiré sa lymphe vitale de la pensée d’Antoinette Fouque et de son groupe. Il faut

dire que d’ailleurs notre processus de pensée a été original et différencié dans ses aboutissements, en particulier et justement sur la différence sexuelle. Sur le fait d’être femmes/hommes, nous avons, comme Antoinette Fouque, réfléchi à partir de la relation femme/femme et, comme elle, nous sommes arrivées à la conclusion que le point essentiel est la relation maternelle.

Mais ce n’est pas à l’expérience de devenir mère que nous pensons, mais bien à la dimension, existentielle et relationnelle du fait que l’on vient au monde d’une femme.

L. C.

Extrait de l’introduction à *I sessi sono due*

Été 1973, Maria Schiavo*, militante du Mouvement des femmes à Turin, participe à la rencontre européenne de femmes, à Evreux.

Peut-être avais-je entendu les commentaires de Lia Cigarini ou ceux de Sisa Arrighi qui était chargée de la distribution de *Sottosopra* (...). La première était allée à la rencontre de Vieux-Villez et la seconde à celle de La Tranche-sur-Mer. Quand je sus que Psychanalyse et Politique allait organiser une autre rencontre de quelques jours, fin juin, à Evreux, je n'hésitai pas à partir. (...)

Nombre d'entre nous firent une lecture polémique de Lacan à travers une approche "féministe" (mais qui refusait de se reconnaître comme telle) d'Antoinette Fouque, avant celle de Luce Irigaray. Des slogans incroyablement efficaces, comme par exemple "Les hommes aiment les hommes, et les femmes aussi aiment les hommes", attaquaient la "pédérastie" fondamentale, l'"homosexualité" d'une société où les femmes ne s'adressent jamais *vraiment* aux autres femmes, ne les aiment pas, ne s'aiment pas, parce que dans une telle société elles n'existent pas. (...)

L'analyse qu'Antoinette Fouque faisait de la société existante révolutionnait les concepts traditionnels de l'homosexualité. Puisque la femme est muette, qu'elle n'a ni existence ni expression autonome dans la société masculine, sur le plan symbolique cette société est exclusivement faite de rapports qui lient les hommes entre eux; et ces rapports sont faits de reflet narcissique, d'unions mystiques ou réelles, peu importe, de vraie pédérastie, qui jouent sur l'absence symbolique du sexe féminin. C'est sur cette oblitération – dira ensuite dans *Speculum* Luce Irigaray, influencée à son tour par Antoinette – que se fondent le discours, les échanges symboliques et réels entre les êtres humains. La société, régie essentiellement par des composantes de sexe masculin et dont les femmes sont absentes, était définie par Antoinette comme "homosexuelle". Par conséquent, les rapports sexuels entre hommes, entre femmes, entre hommes et femmes, s'ils se faisonnaient sur cette société où règne un seul sexe,

* Maria Schiavo a publié en 2002 *Movimento a più voci* (Fondazione Badaracco-Franco Angeli). Dans un chapitre intitulé "Rencontre avec Psychanalyse et Politique", elle témoigne sur la rencontre d'Evreux. Elle est également auteure de *Discours hérétique à la fatalité*, Actes Sud (1995)

ne pouvaient être que des rapports de vexation, de viol, qui en reproduisaient la violence. (...) Dans cette perspective, Antoinette prenait ses distances avec le féminisme, l'identifiant en bloc à un mouvement d'émancipation qui niait la différence du corps féminin, sa capacité de procréer et qui, selon elle, l'introduisait phalliquement masqué dans le monde des hommes. (...)

En mai 68, spectatrice stupéfaite, j'avais assisté de loin à l'occupation de la Sorbonne, suivant du regard les cars de police qui grimpaient la rue Saint-Jacques ; en revanche, en juin 1973, à Evreux, j'ai pu enfin prendre une part active à un événement collectif, d'une grande portée historique, dans cette même France. Au-delà de l'enthousiasme résiduel de mai 68 raconté par

ses protagonistes, qui m'avait laissée quasi indifférente, je me sentais maintenant concernée. C'est de ce mai, que je n'avais pas compris et dont j'étais restée éloignée, qu'était sortie, au milieu de tant de personnalités qui m'avaient impressionnée, cette femme qui l'avait vécu en tentant de ne pas se laisser submerger par ses aspects phalliques, tout en s'efforçant de ne pas l'oublier. C'est de son imagination au pouvoir que m'arrivait ce projet polémique, idéologique, souvent agressif mais aussi touché par une grâce spéciale, cachée, qu'Antoinette avait su entrevoir dans cet événement de mai : l'intuition d'un monde *différent*, encore invisible, qui pour elle et maintenant pour moi, était avant tout un monde de femmes.

M. S.

Extrait de *Movimento a più voci*

des femmes filment...

Une jeune fille

1973



De l'homosexualité féminine à l'invention et la mise en œuvre, par des femmes, d'une hétérogénéité psychosexuelle.

Des femmes en mouvements
hebdo, « Des femmes et le cinéma »,
hors-série, mars 1982

Une jeune fille : lecture critique du texte de Freud Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » ; film 35 mm couleur, inédit, réalisé en 1973 par Antoinette Fouque avec Marie-Claude Grumbach, Sylviane Rey, Jacqueline Sag et quelques-unes encore du collectif Psychanalyse et Politique, *des femmes filment*, et avec Delphine Seyrig.

prétexte - récit de Freud



« Une jeune fille de dix-huit ans, belle et intelligente, issue d'une famille socialement haut placée, a suscité le plaisir et le souci de ses parents par la tendresse avec laquelle elle poursuit une dame "du monde" de quelque dix ans plus âgée. »



Sa mère était « une femme encore dans la jeunesse et qui manifestement ne voulait pas renoncer à la prétention de plaire elle-même par sa beauté. »



« Ils n'ignorent pas qu'elle vit chez une amie mariée avec laquelle elle entretient des relations intimes... »



Le père « les croisa toutes deux en leur lançant un regard fureux qui ne présageait rien de bon. Immédiatement après la jeune fille s'arracha au bras de sa compagne... et se précipita... »

Aucun homme dans le film. Le père est représenté par sa voiture : une D.S. - effet de signifiant : déesse, et initiales de l'actrice.



« L'obstination avec laquelle elle s'efforça de se lier à une actrice de cinématographie... »

Superposition de la femme du monde et de l'actrice.



« Elle ne prenait pas les transports de sa fille aussi tragiquement que le père... elle était la confidente de sa fille à propos de l'amour que cette dernière avait conçu pour la dame. »



La jeune fille « n'avait aucun scrupule à se montrer publiquement dans les rues fréquentées en compagnie de sa bien-aimée suspecte... »



... sous une voiture.

réalités et impasses du lesbianisme

*Comment le lesbianisme,
ou le féminisme homosexuel,
illustre et dénonce
l'oppression des femmes,
par la phallomanie,
mais faute de s'analyser,
reconduit
et même renforce l'une et l'autre.*



« Cette tentative de suicide indubitablement sérieuse lui valut de garder le lit - la chambre - pendant une longue période. »

Elle célèbre le culte de sa dame



« ... la dame, qui jusqu'alors avait sèchement décliné ses avances, fut touchée par une preuve aussi indiscutable de passion sérieuse et se mit à la traiter d'une manière plus amicale ... jusqu'où la jeune fille était-elle allée dans la satisfaction de sa passion ? »

*mise en fuite
des identifications*



$1^1 = 1$



$1 \times 1 = 1$

souffrances d'une jeune lesbienne

Deux, masculin et féminin, ne font que moins - une en système phallique. Du phallus, pas de femme.



au masculin



au féminin

narcissisme : variations sur un sang blanc



psychose et sens blanc



star et semblant

*la féminité
en tant que travesti
comme moi idéal*

imago



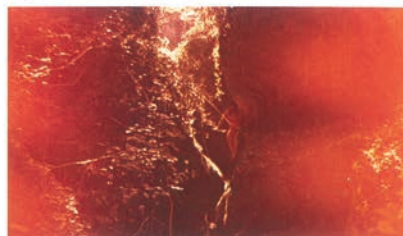
« Environ six mois après cet accident, les parents se tournèrent vers le médecin (psychanalyste) et lui confièrent la tâche de ramener leur fille dans la norme. »

La différence sexuelle n'existe pas dans la théorie psychanalytique, qui ne comprend qu'une libido, phallique, dans la clôture de laquelle s'organise la répartition des genres (masculin et féminin) dans une relation dissymétrique à la fonction phallique.

la double impasse



fixation-régression au père,
forclusion du corps de la mère



fixation-régression à la mère,
forclusion du nom du père

dépasser l'impasse



Des femmes pensent, lisent, filment,
sont en mouvements.
De l'homosexualité féminine à l'invention
et la mise en œuvre, par des femmes,
d'une hétérogénéité psychosexuelle.

Comment mère et fille, l'une en l'autre,
se libèrent femmes, ensemble,
et sortent de l'impasse phallique,
sortent des images,
et font le film avec des femmes.



des femmes

♀ en mouvements

hebdo



homosexuelles, des femmes

N° 40-43 du vendredi 22 août au 5 septembre 1980 - 10 F. - CAN \$ 2.50 - FS \$ 4.00

DE PRES EN PRES

Rossellini – Bergman : plein cœur, plein Sud

Au cinéma, mes plus belles émotions, je les dois à Ingrid Bergman : l'actrice absolue. C'est juste après la guerre. Après la Libération de Marseille, ville éventrée, par les bombes. La fin de l'enfance. Tous les films d'Alfred Hitchcock passent au Gyptis de la Belle de Mai. Un jour, la First Lady d'Hollywood-Technicolor écrit à l'homme de *Rome ville ouverte* : « *ti amo* ». Ciné-Monde raconte le scandale, Ciné-Revue donne même leur adresse à Rome : via Bruno Buozzi... (J'irai en pèlerinage dix ans plus tard). Pour elle c'est le retour au Noir et Blanc, cendres et soleil aveuglant.

À *Stromboli*, elle se perd, s'épuise jusqu'à tomber, enceinte, comme dans sa vie. Dans *Europe 51*, la star s'éclipse derrière la mère indigne d'un enfant qui se suicide. Avant *La Peur*, la torture de *Angst*, c'est en 1953, l'expérience de *Voyage en Italie*, plein Sud, au centre de l'inconscient, aux origines du vivant.

Les Joyce, riches anglais décalés, en Bentley, conduite à droite, roulent vers Naples, sur fond sonore de mandoline. Ils viennent pour hériter d'un oncle, Homer. Lui, flegmatique et dur. Elle, gauche et glamour, enthousiaste et angoissée, tremblante, émouvante, toujours en mouvements. Degré zéro du couple sans enfant, en découplaison. Inhibition de contact. Cancers des cœurs. Il la frôle, elle se raidit. Elle s'approche, il la blesse. Elle a peur de la malaria. Ils ont peur de la maladie de l'amour. Deux ego l'un à l'autre étrangers. Chacun sa vie, son lit, son rêve, son film, sa jalousie, son labyrinthe et ses *Holzwege* intimes.

À l'occasion du Festival de Cannes, les *Fiches du Cinéma*, pour fêter leurs soixante-dix ans, ont demandé à des personnalités, d'Henri Cartier-Bresson à Jean-Claude Brial, de l'Abbé Pierre à Barbara Hendricks, de décrire en une page leurs plus belles émotions, leurs plus beaux souvenirs « de cinéma », dans un numéro spécial intitulé *Mémoire de cinéphiles*, paru en mai 2004.

Odyssées divergentes de deux errants en désamour. Cure guidée, sous la direction flottante, la non-neutralité à peine bienveillante, du maestro cinéaste, présent et invisible partout, comme Dieu dans sa création. La voiture, la villa, la ville et ses musées, comme autant d'enclos analytiques.

Naples, hantée de religieuses et de femmes gravides; de lesbiennes entre elles et d'une Gradiva à la cheville cassée, bandée. Naples-stérile. Naples-féconde. Et la double syntaxe de l'inconscient, le masculin/le féminin, l'obsessionnel et/ou l'hystérique. Deux Continents Noirs, parallèles, qui ne pourraient se rejoindre qu'à l'infini.

Dehors, en Europe, la guerre froide. Ici, dedans, la guerre des genres. Histoire et inconscient. Politique et psychanalyse. Archéo-géo-logie. Yellowstone et Pompéi. Sade aussi a fait son *Voyage en Italie*, avant Freud.

Rossellini, *Deus ex camera*, essaie de sauver son couple du divorce annoncé, avant de basculer avec *La Peur*, l'année suivante, du côté de la destruction. Pari pascalien. Le couple enlacé, enseveli depuis 2000 ans, le Phénix à deux sexes, renaîtra de ses cendres. La procession finale sépare une dernière fois l'homme et la femme en perdition, pour mieux les réunir. La foule populaire régénère, rend au monde ces deux-là. Régression progrédiente. Miracle de l'amour. À condition de ne pas perdre le Sud, la mémoire, le sens, le désordre, la vie, le volcan matriciel.

Infini justement, l'itinéraire mystico-analytique, comme seule *Avventura*. Épiphanie. Moment de pure grâce. Élan de gratitude. Extase de l'apesanteur où les ego jusque-là incompatibles, de duel en duo, de transport religieux en transfert amoureux, s'enchaînent érigés, comme en résurrection, au milieu des fidèles prosternés.

Héritier d'Homère, de Socrate, de François d'Assise, de Sade, de Freud, de Joyce et de bien d'autres, Roberto Rossellini invente avec Ingrid Bergman, dans l'Europe en éruption des années 50, le cinéma moderne et le couple contemporain.

« *Ti amo* » sera le mot de la fin.

Antoinette Fouque, Boulouris, le 6 mai 2004



La librairie des femmes, 70 rue des Saint-Pères à Paris, octobre 1979



Le stand *des femmes*, Salon du livre, au Grand Palais à Paris



La librairie *des femmes*, 74 rue de Seine, à Paris



